

Zanguebar. -- Convoi d'esclaves.

LA CROISADE CONTRE L'ESCLAVAGE

L'Église, par la bouche de son chef, S. S. Léon XIII, comme aux siècles passés, a encore fait entendre sa voix en faveur de la liberté. Le pontife, qui vient de définir, d'un langage magistral, l'essence et la nature de ce don, émané de Dieu même et accordé à l'homme par la divine bonté, a jeté en même temps un cri de délivrance et le monde en a tressailli. Son appel à toutes les volontés généreuses, pour arracher au joug honteux de l'esclavage les peuples qui gémissent sous la plus dure des oppressions, a ému toutes les âmes chrétiennes et éveillé de puissants échos. Hier encore, la parole éloquente du prélat africain, dont le nom est désormais uni à la cause des esclaves, faisait retentir les voûtes de Saint-Sulpice, et ses accents chaleureux ont fait vibrer à l'unisson du sien tous les cœurs de son immense auditoire. Mgr Lavigerie, en effet fort de l'appui de Léon XIII qui le bénit et l'encourage, com-

ne. 2003.03.50

missions forcées qu'ils obtinrent par intervalles n'eurent d'autres résultats que de provoquer ensuite contre eux une réaction violente. En effet, lorsque de nouvelles mesures du gouvernement apportèrent enfin de réelles entraves à la traite, on ne songea plus qu'à secouer le joug de l'Égypte. C'est là qu'il faut chercher le secret des victoires du Mahdi. Tous les traitants d'esclaves se rangèrent sous son étendard. Les troupes même envoyées contre eux par le gouvernement se révoltèrent et suivirent le Mahdi. On sait les suites de cette insurrection formidable: le général Hicksavec son armée exterminé à Malbès dans une embuscade, Gordon vaincu par la famine à Khartoum et massacré par les assiégeants, le Soudan livré aux rebelles et désormais fermé à la civilisation européenne. Dès lors la traite, exempte de toute surveillance, s'exerce sans obstacle depuis la région des grands lacs jusqu'aux rives du Nil Bleu, aux montagnes du Sennaar et aux frontières de l'Égypte.

Les postes établis par Gordon-Pacha depuis 1875, jusque sur les bords de l'Albert-Nyanza et du Victoria, reliaient ensemble la navigation de l'Afrique équatoriale et celle du Nil égyptien. En même temps les explorations récentes de Stanley sur le Congo, auquel les grands lacs donnent également naissance, préparaient les communications par ces deux immenses voies fluviales à travers toute l'Afrique entre l'Atlantique, la Méditerranée et la mer Rouge. La réalisation de ce plan, c'est l'Afrique centrale ouverte à la civilisation et au progrès européen. L'insurrection provoquée par le Mahdi, qui s'efforce de l'entraver, est la dernière convulsion de la barbarie musulmane. Refoulée jusqu'au fond du vaste domaine où jadis elle régnait en souveraine, elle s'est vue forcée dans ses derniers retranchements. Atteinte au cœur elle s'est prise à lutter avec la fureur d'un désespoir qui n'a plus rien à ménager, car une mort imminente suivra la défaite et la lutte seule peut prolonger, sinon sauver, une vie déjà altérée dans sa source et bientôt épuisée. Mais il ne faut pas se le dissimuler, jusqu'au dernier moment la résistance sera

En attendant, l'Arabe a fait sa proie de l'Afrique centrale. Il n'y fait penétrer que pour mieux l'exploiter les inventions de la civilisation. A cette heure, des bateaux à vapeur sillonnent le lac Tanganiika et l'écho de ses montagnes répète les détonations des armes à feu; mais c'est pour rendre plus active la chasse à l'homme qui dépeuple ces côtes en leur enlevant chaque année des troupeaux d'esclaves. Aussi Livingstone mourant ne pouvait s'empêcher de gémir en songeant que les récentes explorations avaient tourné jusqu'ici au profit des traitants arabes et au détriment des malheureuses populations qu'on avait voulu délivrer. Le célèbre voyageur, dont le témoignage ne saurait nous être suspect, n'a pas craint de prononcer ces effrayantes paroles au sujet de l'esclavage : « En surfaire les calamités est une pure impossibilité. »

Les épisodes qu'on nous raconte, en effet, semblent à peine croyables, et pourtant des récits semblables de témoins dignes de foi viennent tous les jours en confirmer la triste certitude. Plusieurs de nos lecteurs connaissent sans doute l'histoire de la jeune esclave Suéma, racontée par elle-même aux sœurs de l'orphelinat du P. Horner. Elle vaut la peine néanmoins d'être redite pour ceux qui ne l'ont pas entendue: Suéma appartenait à une tribu qui se trouve à l'est du Nyassa, l'un des lacs de l'intérieur. Tout enfant, elle vivait heureuse avec ses parents et ses frères et sœurs, lorsqu'un jour, au milieu d'une chasse, elle vit son père rouler sous les griffes d'un lion qui l'emporta dans la forêt. La mère de Suéma, devenue veuve, s'exila avec ses enfants pour échapper à la misère qui s'attacha désormais à ses pas. Les autres enfants moururent. Suéma, seule consolation laissée à sa mère, vivait avec elle dans une pauvre case, lorsque des chasseurs d'esclaves vinrent faire une razzia dans le pays. Les trouvant toutes deux sans défense, ils se saisirent de l'enfant et se disposaient à l'enlever à sa mère, lorsque celle-ci par ses supplications, ou plutôt par l'offre qu'elle leur fit de porter des fardeaux dans la caravane, obtint de n'être point séparée de sa fille.

Rien de plus inhumain qu'une caravane d'esclaves: on les enfile l'un derrière l'autre par une longue chaîne qui s'attache à leur cou et dont l'un des meneurs d'esclaves tient lui-même le bout afin de ne point les laisser échapper. C'est ainsi qu'on les fait marcher jour après jour, à travers le désert, sans repos ni trève, chargés de lourds fardeaux. Épuisés par les fatigues et les privations, viennent-ils à ralentir le pas: leurs féroces gardiens, à coups de fouet, les rappellent à l'ordre. Ceux qui tombent de faiblesse, incapables d'aller plus loin, sont abandonnés et laissés en pâture aux bêtes du désert. On a vu même des chefs de caravane couper les pieds à ces malheureux pour effrayer les autres noirs et leur ôter toute idée d'évasion.

La mère de Suéma avait trop présumé de ses forces : bientôt elle devint incapable de porter plus longtemps la lourde dent d'éléphant dont on l'avait chargée. Devenue inutile à la caravane, elle fut privée de sa ration de vivres. Suéma essaya d'abord de partager sa nourriture avec elle; mais elle fut aperçue et frappée jusqu'au sang en punition d'un tel méfait. Les jours suivants la pauvre enfant eut la douleur de voir sa mère languir, épuisée d'inanition. Les efforts de la malheureuse pour se traîner encore devenaient plus pénibles d'heure en heure et ne faisaient que reculer l'instant fatal où elle ne pourrait plus avancer. Elle tomba en effet sur le sable, et la caravane continua sa route, entraînant Suéma. Celle-ci, sentant que chaque pas l'éloignait de sa mère abandonnée dans cette solitude, n'y put tenir. Pendant la nuit elle parvint à s'échapper et rebroussa chemin. Elle retrouva sa mère gisant à la même place où on l'avait laissée. Les oiseaux de proie, voletant à

l'entour, attendaient qu'elle eût exhalé son dernier soupir pour se jeter sur elle. La vue de sa fille ranima la mourante : elle étendit les bras, et, la serrant contre son cœur, la berça doucement en murmurant de tendres paroles à son oreille. L'enfant, épuisée par tant d'émotions, avait fini par s'endormir, lorsque soudain elle se sentit brusquement réveillée. Sa mère l'étreignait avec force tandis que des hommes cherchaient à l'arracher de ses bras. C'étaient les gens de la caravane revenus à la poursuite de la fugitive. « Frappez la vieille pour qu'elle lâche prise! » dit le chef. Une grêle de coups tomba sur la mère de Suéma; mais elle ne céda pas. « Frappez l'enfant! » La douleur arrache à Suéma des cris perçants. La mère ouvre les bras, on saisit l'enfant, et on l'enlève demi-morte.

Brisée de corps et d'âme, en effet, l'infortunée vivait à peine, lorsque, arrivée à Zanzibar, le meneur d'esclaves, inspectant sa marchandise, la voit étendue par terre sur la place du marché. Dès lors il ne songe qu'à se débarrasser de ce produit avarié.« Il n'y a plus, dit-il, qu'à l'enterrer ; elle rendra le dernier soupir dans le trajet vers le cimetière... » On roule l'enfant dans une natte que l'on coud comme un sac, puis on la met dans une fosse et on la recouvre d'une couche de sable : elle avait perdu connaissance. Quand elle reprit ses sens, ce fut pour comprendre qu'on l'avait enterrée vivante. Les cris qu'elle poussa en se débattant attirèrent une troupe de chacals. Déjà ils commençaient à la dévorer, lorsqu'un jeune chasseur, amené par la Providence, les mit en fuite et transporta Suéma à l'hôpital des sœurs. Là les soins affectueux qu'elle reçut lui rendirent la vie. Gardée à l'orphelinat et instruite dans la religion, elle désira bientôt recevoir le baptême et faire sa première communion. Mais, dans cette âme sincère, un obstacle s'était élevé : elle ne pouvait pardonner à l'homme cruel qui avait fait périr sa mère et lui avait infligé à elle-même de si affreuses tortures. Un jour pourtant, la sœur qui dirige la maison vient dire à Suéma de l'aider à soigner un moribond qu'on a amené à l'hôpital. La jeune fille approche du lit ; elle pousse un cri, elle a reconnu les traits de son persécuteur. Mais à ce moment suprême un dernier assaut de la grâce triomphe des résistances de la nature. Suéma, prodiguant ses soins au mourant, voit bientôt tomber tout son ressentiment. Par cet acte héroïque, cette âme d'élite mérita, outre la grâce du baptême, celle de la vocation religieuse. Quelques années après, elle était au nombre des sœurs du couvent de Zanzibar.

Cette histoire pathétique ne diffère de la plupart des autres que par son heureuse fin. Un voyageur raconte la séparation déchirante d'une jeune nègresse et de sa mère dont lui-même a été témoin sur les bords du Nil Bleu. La vieille mère, considérée comme une charge encombrante, avait été distancée par la caravane. La fille, emmenée en avant, ne s'aperçoit qu'à la suivante halte de l'absence de sa mère. Exaspérée, elle trouve

des forces dans sa douleur et, aidée par ses compagnons d'infortune, elle parvient à se dégager de ses liens et à s'échapper. Mais ses ravisseurs retournent sur leurs pas et retrouvent bientôt les deux malheureuses créatures. A la vue de ces hommes qui viennent l'arracher à sa mère, la jeune fille se prosterne, embrasse leurs pieds et les supplie avec des accents déchirants de prendre en pitié sa vieille mère. Mais des rochers s'amolliraient plutôt que ces cœurs durs. Ils ont bientôt garrotté la jeune fille etl'emportent sur un chameau, tandis que la vieille femme se débat impuissante sur le sol, en exhalant contre eux ses plus amères malédictions. Déjà ils s'éloignent; la vieille, restée seule, s'affaisse accablée. Tout à coup elle se dresse, son œil se fixe, la petite troupe s'est montrée encore au détour d'un sentier avant de disparaître pour jamais. La mère étend les bras, fait un dernier mouvement, puis elle retombe inanimée, Déjà les vautours du désert viennent voler autour d'elle sans attendre que son dernier soupir aitlivré son corps à leur voracité. Ces traits, et beaucoup d'autres trop longs à raconter, nous prouvent avec usure que les nègres ne sont pas aussi étrangers aux affections de famille que l'ont voulu prétendre les partisans de l'esclavage. Cela ne veut pas dire que tous y soient également sensibles. Les peuplades abruties par l'ignorance et les supertitions d'un grossier fétichisme offrent sans doute plus d'exemples de cœurs dénaturés et endurcis. Les esclavagistes assurément ne seraient pas aussi forts, s'ils ne trouvaient des complices dans les indigènes eux-mêmes. Ceux-ci, au lieu de se coaliser contre leurs agresseurs, vivent dans des divisions continuelles. Les pères du haut Nil vendent leurs enfants, surtout dans les temps de disette. Samuel Baker, à ce propos, raconte plaisamment l'effet produit par un sermon qu'il venait de faire à un vieux chef nègre contre cette pratique. « Avez-vous un fils ? lui demanda le sauvage. - Hélas, mes fils sont morts! - En vérité, moi j'ai un fils, un fils unique, gentil garçon, si vous le voyiez! Il est bien maigre, mais avec vous il engraisserait vite. Charmant enfant! il a toujours faim! Vous en serez enchanté.Il mange du matin au soir sans être rassasié, et il ne vous causera aucun ennui pourvu que vous lui remplissiez le ventre. Il se couche, dort, s'éveille et a faim. Ah! c'est un bon garçon que mon fils unique. Je vous le vends pour une molotte (pelle indigène). »

Multiplier les centres religieux et en faire rayonner au loin les lumières, voilà l'unique remède aux maux de l'Afrique. Tous nos missionnaires s'y dévouent, et les explorateurs qui les voient à l'œuvre leur rendent d'unanimes témoignages d'admiration. — «En Europe, disait le Dr Matteucci, on n'apprécie pas le mérite d'un missionnaire en Afrique ni l'importance de sa mission. Les explorateurs, eux, le connaissent; nous savons, nous voyageurs, l'influence morale et matérielle de la présence du prêtre au milieu des sauvages. » Stanley, en effet, affirme que pour préparer à la civilisation les peu-

ples depuis l'Équateur jusqu'au Congo, il faudrait une longue suite de résidences, de missionnaires, parce que ces missionnaires sont les plus habiles et les plus patients pionniers de la civilisation Et Gordon, lui aussi, consulté sur les moyens à prendre pour humaniser les peuplades, disait : « Envoyez-nous des missionnaires, mais surtout des missionnaires catholiques. »

CHARLES DE SAINT-OUEN.

LA MAISON

ROMAN

(Voir page 259.)

CHAPITRE II (suite).

L'année de mon entrée en classe, l'hiver fut pluvieux, et, les courses de la maison au lycée étant longues, je revenais toujours tellement crotté que ma mère se décida à m'acheter une paire de jambières. Je les inaugurai le vingt-quatre décembre, veille de Noël, et Gertrude doit se souvenir de la scène ridicule que je lui fis ce jour-là.

Je m'étais mis dans la tête, le soir, en rentrant de classe, de ne pas retirer mes jambières, sous prétexte que mes frères ne me les avaient pas encore vues. Ma bonne, portant mes pantoufles, et déjà accroupie auprès de la chaise sur laquelle je m'asseyais habituellement pour me déchausser, me disait: « Viens, mon mignon, je vais te les décrocher moi-même; tu ne pourrais pas pour la première fois, ces crochets sont très durs.

— Oh! c'est inutile que tu restes là à me prier, je ne retirerai pas mes jambières : il faut qu'André et Maurice les voient. »

Gertrude se leva, en haussant les épaules: « Je le dirai à ta mère.

- Dis-le-lui. »

Je l'entendis murmorer: « Demain il aura un rhume, c'est sûr; » et elle revint vers moi d'un petit air câlin: « Voyons, mon petit Georges, laisse-moi te les ôter, et je te donnerai une belle pipe en sucre rouge; et puis, ajouta-t-elle, croyant avoir trouvé un argument convaincant, si tu ne m'obéis pas, le petit Jésus ne sera pas content, et il ne mettra rien dans tes souliers. »

Un éclat de rire moqueur lui répondit : « Est-ce que quand on va en classe on croit encore que ç'est le petit Jésus qui descend dans la cheminée? Il y a longtemps que je sais que ce n'est pas lui. »

Je mentais; car je ne l'avais appris que la veille, en demandant naïvement à « un grand » s'il ne mettrait pas ses souliers.

Gertrude leva les bras au ciel: « On t'a dit, on t'a dit! ah! je voudrais connaître le vaurien...

— Cela ne t'avancerait pas de le connaître; il m'a dit ce qu'il savait, et il a eu raison de me le dire, je ne suis plus un baby. » A ma déclaration, Gertrude resta si interdite, que j'en profitai pour aller chercher Suz: je la trouvaidans la chambre de maman, rangeant, dans la cheminée, des souliers de toutes les tailles. Il y en avait à papa, à maman, à Gab, voire même un sabot à Gertrude; Suz avait été jusqu'à rechercher une paire de souliers que René avait laissés à la maison et dont elle devait lui envoyer le contenu, et moi, cruel et barbare, je lui dis que le petit Jésus ne viendrait pas, qu'il n'était jamais venu, et que c'était maman qui chaque année remplissait nos souliers.

A peine eus-je parlé, que je regrettai mes paroles, tant Suz prit un air malheureux, et quand elle me demanda: « N'est-ce pas que cela n'est pas vrai?...» j'aurais voulu lui dire que j'avais menti. Mais elle ne m'eût pas cru, le coup était porté, il ne me restait plus qu'à tâcher d'en adoucir l'amertume.

« Je t'assure, Suz, qu'il vaut mieux que cela soit ainsi. Te rappelles-tu comme nous avions de la peine à nous endormir la veille de Noël, et comme la pensée que le petit Jésus allait venir nous faisait peur?

— C'est vrai, j'avais un peu peur; mais j'étais quand même si contente! Je tâchais de ne pas m'endormir pour le voir, et pourtant, dès que j'entendais du bruit, je fermais les yeux, car je tremblais un peu. Mais tout cela est fini.

 Oui, tout cela est fini, et tu peux retirer les souliers. »

Elle soupira: « Oh! će ne sont pas les cadeaux que je regrette! »

Elle fut triste toute la journée; elle n'en voulut pas dire la cause à maman, dans la crainte de me faire gronder; mais j'avais besoin de décharger ma conscience. Au moment où ma mère nous demanda nos souliers, je lui refusai le mien, et, lui avouant tout, je la priai de mettre dans celui de Suzanne ce qu'elle me destinait.

Ce jour de Noël, nous allâmes, Suz et moi, avec maman acheter un gâteau; le pâtissier habitait auprès du collège, et en passant devant la porte je pensai à Marc, qui ne sortirait pas. Je poussai un soupir. « Maman, demandai-je, puisque je n'ai rien eu dans mon soulier, veux-tu m'accorder une grâce?

- Laquelle, mon enfant?
- Entrons au lycée et demandons au proviseur de laisser sortir chez nous mon ami Marc.
- Mais je ne connais pas cet enfant, et d'ailleurs le proviseur ne nous le donnerait pas sans le consentement de ses parents.
- Oh si! le proviseur nous connaît, et, comme les parents de Marc ne s'occupent pas de lui, cela ne leur fera rien qu'il sorte à la maison.
 - Eh! bien, j'en parlerai à ton père. »

A midi, papa sortit seul; nous étions bien agités, nous demandant Suz et moi s'il allait au lycée, et s'il ramènerait Marc.